

puis il revint près du corps du comte, où étaient réunis les domestiques de la maison.

Nous avons présenté mademoiselle de Terrys à nos lecteurs comme une jeune fille d'un caractère très entier, très indépendant, et se préoccupant surtout dans la vie des intérêts matériels, mais nous n'avons point dit qu'elle manquât de cœur.

Honorine adorait son père. Elle savait bien qu'elle le perdrait avant qu'il eût atteint les limites de l'extrême vieillesse ; mais, tout en ne se dissimulant pas la gravité de son état malade, elle refusait d'admettre qu'une catastrophe pût être si prochaine, et le coup porté fut d'autant plus terrible qu'il était presque inattendu.

Revenu près du corps du maître, Philippe profita de la situation pour ajouter à son importance, et donna des ordres. Le comte fut porté dans sa chambre à coucher, et étendu dans son lit drapé de noir, puis on alluma des bougies et on improvisa une sorte de chapelle ardente.

Ce lugubre et douloureux travail achevé, Philippe vint demander des nouvelles de mademoiselle de Terrys. La jeune fille avait repris connaissance, mais se trouvait en pleine crise de douleur et ne voulait voir personne en ce moment. Il fallait donc attendre pour l'entretenir des mesures nécessitées par le terrible événement qui mettait l'hôtel en deuil.

Les domestiques consternés s'étaient rendus à l'office. Ils plaignaient sincèrement la fille du comte, mais ils se préoccupaient en même temps des changements que la catastrophe pouvait apporter dans leur situation personnelle.

Philippe les rejoignit. Ils lui exposèrent leurs craintes.

— Rassurez-vous, leur dit-il, Mademoiselle Honorine a toujours été une bonne maîtresse... Elle a de l'affection pour nous qui servions monsieur le comte depuis longtemps... J'ai la conviction que personne n'est menacé.

Un coup de timbre retentissant à la porte de l'hôtel interrompit brusquement l'entretien. Le concierge, qui s'était rendu à l'office avec ses camarades pour prendre langue, regagna sa loge en toute hâte et tira le cordon. Paul Lantier parut.

— Ah ! monsieur Lantier, dit le concierge en prenant sa figure la plus sombre et sa voix la plus émue, vous arrivez pour apprendre une bien triste nouvelle...

— Mon Dieu, qu'y a-t-il donc ? demanda le jeune homme très agité, très inquiet. Mademoiselle Honorine ?...

— Mademoiselle se porte bien, mais est plongée dans les larmes ; monsieur le comte est mort !...

— Mort ! répéta Paul avec stupeur.

— Hélas, oui, monsieur...

— Et quand cela ?

— On ne sait pas au juste, mais il y a quelques heures à peine... On est entré dans son cabinet, il avait cessé de vivre...

L'étudiant pâlit. Une pensée terrible lui traversait brusquement le cerveau. Il se souvenait des paroles de son père. Pascal lui avait dit :

— Si le comte venait à mourir je devrais rembourser à courte échéance un million à mademoiselle de Terrys, et je serais perdu... Epouse Honorine... La fortune de ta femme restera dans tes mains, et ce sera le salut pour moi...

Un peu plus tard, il est vrai, l'entrepreneur était venu lui donner l'assurance que ses craintes étaient dissipées, et que, se trouvant en mesure de faire face aux exigences de l'héritière, il cessait de désirer ce mariage, ou du moins de l'imposer.

Paul l'avait cru ; maintenant il commençait à douter. Si

Pascal Lantier s'était fait illusion sur ses ressources, la ruine devenait imminente et inévitable. Le jeune homme fut épouvanté, mais il ne laissa rien voir de son trouble.

— Ah ! dit-il à haute voix, cette mort subite est un grand malheur !

— Un grand malheur ! répéta le concierge comme un écho. Oui, monsieur...

— Et mademoiselle Honorine ?

— Son désespoir, paraît-il, est effrayant... Elle aimait tant monsieur le comte...

— Jo venais la voir...

— Mademoiselle ne recevra certainement personne aujourd'hui...

— Je le comprends, et c'est trop naturel... Voici ma carte... Je désirerais qu'on la remit à mademoiselle de Terrys, et qu'on lui fit savoir en même temps quelle part immense je prends à son chagrin.

— Le valet de chambre n'y manquera pas, monsieur Paul. L'étudiant se retira.

— Je vais chez mon père... se dit-il. Il faut que je l'avertisse de cette mort, et que je sache si elle ne va pas entraver le bonheur qu'il m'avait permis de rêver...

Paul faisait allusion à la promesse de Pascal de le laisser libre d'aimer et d'épouser qui bon lui semblerait. Il pensait aussi à Renée.

Si la fortune de l'entrepreneur s'écroulait, qu'apporterait-il à la jeune fille ? Son travail et son courage ; mais sa position n'étant point encore faite, gagnerait-il assez pour subvenir aux besoins d'un ménage ?...

Le pauvre garçon en doutait beaucoup et non sans raison. Un immense découragement s'emparait de lui. Ses beaux projets d'avenir lui semblaient au moment de s'effondrer. Il avait hâte de voir son père et de le questionner.

À deux cents pas de l'hôtel du comte de Terrys, Paul avisa un coupé de régie passant à vide, et fit un signe au cocher qui s'arrêta. Paul monta dans la voiture et donna l'ordre de le conduire rue de Picpus.

La neige encombrant les voies publiques rendait la circulation difficile. Le trajet fut long. Enfin le coupé s'arrêta devant la maison de l'entrepreneur. Un garçon de bureau ouvrit la porte.

— Mon père est-il là ? lui demanda l'étudiant.

— Il est aux chantiers, monsieur Paul, au bureau des dessinateurs.

— Voulez-vous le prévenir que je l'attends dans son cabinet et que j'ai à lui faire une communication très importante ?...

— J'y vais, monsieur Paul... répondit l'employé en refermant la porte de la rue, M. Lantier sera ici avant cinq minutes.

Le fils de Pascal n'était pas venu rue de Picpus depuis assez longtemps. Avant de franchir le seuil du cabinet de son père, il entra chez le caissier qu'il connaissait depuis son enfance.

— Je viens vous serrer la main, mon vieil ami... lui dit-il.

Touché du bon souvenir du jeune homme, le caissier lui témoigna tout le plaisir qu'il avait à le voir.

— Et le travail, monsieur Paul ?... demanda-t-il ensuite.

— Je ne tarderai guère à passer mes derniers examens...

— Vous êtes content de vous ?

— Oui, et je crois que mes professeurs le sont aussi... ce qui vaut mieux... Je compte sur des boules blanches...

— Allons, tant mieux ! Ça mène à tout aujourd'hui, d'être